

IL COSTUME

politico e letterario

Roma, via Michele Mercati, 14 - Tel. 874612

Walter Mucci
in Ram Gerard

Rome, le 31 janvier 1948.

Cher Lukacs,

je veux vous dire combien de bonheur m'a causé notre rencontre de l'autre soir. C'est une réflexion toujours nouvelle que de trouver dans les hommes qui ont choisi le dur et joyeux chemin du matérialisme dialectique cette sympathie qui les caractérise mieux encore qu'une profession de foi purement théorique. Je regrette que notre causerie n'ait pas pu se développer davantage et qu'elle se soit déroulée à petits coups de coude au milieu de ce bruit que tout le monde faisait autour de nous et qui donnait, dans un certain sens, l'idée pittoresque de la couleur locale.

Toutefois j'ai recueilli de vos paroles deux enseignements précieux, que je me permets de rappeler ici: le premier a été que le marxisme n'est pas une simple marchandise d'importation. L'expérience nous montre que dans ces pays où le marxisme a été introduit sans qu'on se souciât, en même temps, de rechercher dans l'histoire et dans la littérature du pays tout ce qui pouvait être estimé progressif d'après une critique directe, le marxisme ne s'est pas enraciné, mais il s'est manifesté comme un phénomène de culture provisoire. Très-justement vous m'avez fait considérer que le propre génie de Lénine a été de rechercher et d'examiner tout ce qui était progressif dans la pensée russe du 19^{me} siècle, en découvrant ce côté progressif même chez des auteurs qui, peut-être, n'en furent pas conscients; et d'avoir ainsi dressé un marxisme russe qui a des racines profondes dans l'histoire même du peuple russe. (A cet égard on pourrait ajouter, - comme vous même l'avez fait autrefois -, que, puisque dans le développement économique, politique

MTA FIL. III
Lukács Arch.

IL COSTUME

politico e letterario

Roma, via Michele Mercati, 14 - Tel. 874612

2)

et dans l'évolution idéologique russe l'année 1905 signifie, en quelque sorte, ce que l'année 1848 a été pour l'Europe occidentale, dans la seconde moitié du 19^{me} siècle ont pu paraître en Russie des penseurs comme Cerniscevskij et Dobroljubov).

L'autre enseignement est une conséquence méthodologique du premier: on ne doit pas dire systématiquement "non" où les autres ont dit "oui", puisque le temps est venu où il ne s'agit plus d'abattre l'idéologie bourgeoise mais de faire ce travail que l'idéologie bourgeoise n'a plus la puissance de poursuivre: c'est-à-dire de profiter dialectiquement de toutes les forces qu'une critique directe nous démontre progressives dans l'histoire et dans la pensée de l'humanité. A propos de ces jeunes marxistes anglais, qui de nos jours ont une tendance à surestimer la philosophie pré-socratique comme la seule vraiment dialectique de l'antiquité et à considérer Aristote un rétrograde, vous observez que nous devons naturellement admettre la valeur originale de certains aspects dialectiques des philosophes pré-socratiques et les suites scolastiques de l'aristotélisme, mais tout ça ne doit pas nous empêcher de voir en Aristote ce qu'il fut réellement: un formidable dialecticien, au point qu'il nous faut venir jusqu'à Hegel pour en trouver l'égal.

Vous avez remarqué, pendant vos séjours en Italie, que la culture italienne est subordonnée, depuis quarante ans, aux oeuvres de Croce, surtout quand elle s'est opposée uniquement à ces oeuvres. C'est, au fond, la prodigieuse paresse des hommes de culture italiens qui a laissé faire à Croce tout ce qu'il a voulu, c'est-à-dire beaucoup pour un travailleur de sa taille. Mais quand on s'est insurgé contre cette espèce de facile pontificat, on l'a fait, dans la plupart des cas, en dépendance polémique des thèses de Croce et non pas en examinant sans

intermédiaire les choses, les faits et les auteurs dont il s'agissait; si bien qu'il nous est arrivé de tout considérer du point de vue de Croce, soit pour l'approuver soit pour le contredire, pour dire exclusivement "non" où il avait dit "oui". J'ai dit dans la plupart des cas, parce que ce travail de nous rendre réellement indépendants de Croce, tout en étant quelquefois d'accord avec lui, un homme parmi nous l'avait entrepris avec une force exceptionnelle, mais malheureusement (les malheurs de ce genre incroyable sont familiers à l'histoire italienne) nous ne savons pas encore jusqu'à quel point il l'a porté: car cet homme fut Antonio Gramsci, condamné en 1926 et mort en 1937, et ses cahiers sortent de prison seulement à présent.

Vous avouez de ne pas comprendre pourquoi, par exemple, en Italie on n'apporte pas une attention directe à ce grand penseur solitaire qui fut Vico. Nous devons naturellement rejeter - vous dites - quelques aspects de ses oeuvres qui sont d'ailleurs justifiables historiquement, mais le reste est d'une puissance progressive tout à fait singulière. Voilà, cher Lukacs, à quoi nous travaillons depuis trois ans: prendre une connaissance directe de Vico, que l'école idéaliste italienne nous avait déguisé en précurseur du spiritualisme contemporain. Et un siècle après Vico, nous rencontrons Leopardi. Le pessimisme de Leopardi ne doit pas nous aveugler au point de ne plus reconnaître son profond matérialisme. Il est évident que, dans un pays catholique, on a fait tout ce qui était nécessaire pour marquer le pessimisme de Leopardi et voiler ainsi d'une réprobation morale son matérialisme, son opposition redoutable à la société italienne. Ce pessimisme, après tout, bien accentué, pouvait se reconduire au pessimisme des moralistes chrétiens des siècles précédents. On a eu d'ailleurs la tâche facilitée par un de ces malheurs dont je vous parlais tout à l'heure: l'ensevelissement du "Zibaldone",

ouvrage écrit entre 1820 et 1827 et demeuré inédit jusqu'à la fin du siècle. Cela explique bien de choses, car le "Zibaldone" aurait pu avoir une fonction fondamentale dans le développement historique de la langue, de la littérature et de la société italiennes pendant la formation de la Troisième Italie.

La culture officielle de la Troisième Italie, au contraire, fut façonnée par l'école idéaliste en lutte de plus en plus triomphale avec un positivisme enthousiaste et flasque, et sous les yeux alertes et séduisants de l'église catholique. Il faut ici nous entendre sur le point historique de cette école idéaliste italienne. Vous avez écrit que la première période de la philosophie classique bourgeoise s'épuise en 1848. Cette période élève l'idéologie bourgeoise (c'est-à-dire son opposition à la société féodale) à la plus haute expression de la pensée. Dans les oeuvres de la philosophie classique bourgeoise s'expriment les intérêts historiques généraux d'une classe qui a la charge objective de transformer radicalement et dans un sens progressif la société toute entière. Cette philosophie est donc liée profondément à ces intérêts de signification historique universelle et aux luttes pour les réaliser. La révolution de 1830 et plus encore celle de 1848 prouvent que la bourgeoisie n'est plus le guide du progrès social. La philosophie entre dans une nouvelle phase: elle abandonne la mission de donner une expression idéologique aux grands intérêts historiques de la bourgeoisie, et devient une espèce de garde-frontière idéologique, rôle absolument nécessaire au compromis durable de la bourgeoisie avec les pouvoirs réactionnaires. La lutte de la bourgeoisie contre les restes de la féodalité s'éteint; et au lieu de la lutte antiféodale la bourgeoisie entreprend la défense antiproletarienne. Le processus parallèle à l'époque des révolutions bourgeoises, c'est-à-dire la formation des

états nationaux s'achève, mais dans une forme réactionnaire, avec la création du Royaume d'Italie et de l'Empire d'Allemagne: époque des compromis oppressifs de classe, époque de Napoléon III, de Cavour et de Bismarck.

J'ai souligné votre phrase "mais dans une forme réactionnaire", parce qu'elle nous aide à comprendre l'involution de la culture officielle, nationale et bourgeoise du Royaume d'Italie. Dans son aspect extérieur cette culture nous apparaît souvent douée d'une allure extrêmement neuve, mais sa force dialectique et progressive est réellement très pauvre. Elle emprunte ses moyens à la philosophie bourgeoise classique, mais elle les emploie dans l'époque du compromis de classe de la bourgeoisie avec les pouvoirs réactionnaires, alors que le but national a dès longtemps perdu son essor progressif et se trouve déjà en conjonction avec les intérêts de la réaction. Prenons un exemple. De 1869 à 1871 Francesco De Sanctis ~~pourvut~~ le Royaume d'une histoire littéraire. Son "Histoire de la littérature italienne" est un véritable roman historique, dans lequel une espèce de dialectique perpétuelle est appliquée aux oeuvres littéraires. Les oeuvres, les écrivains, les hommes et les faits nous apparaissent ravis dans un tourbillon de thèses, d'antithèses et de synthèses résolues et dissoutes d'une façon verbeuse par un historien qui, au fond, demeurait assez sceptique à l'égard de la matière qu'il traitait. Certes, l'allure superficielle de cet ouvrage emprunte une forme dialectique et progressive à la philosophie bourgeoise de la période classique, mais ce genre pittoresque de critique est plutôt, à mon avis, le résultat d'un emploi, mauvais autant qu'involontaire, du "transcendentales Schema" de Kant. On a dit de De Sanctis, qu'il polémise continuellement ~~avec~~ ^{contre} les faits. Il polémise aussi continuellement contre les idées. Et entre le fait et l'idée ou, pour mieux dire, entre la perception du fait et le concept ce héros, qui semble jouer

le rôle d'une Pénélope folle, remue sans cesse. Peut-être, la bourgeoisie italienne a vu dans cette Histoire merveilleuse, dont le plus grand mystère est qu'on ait pu la prendre au sérieux, un moyen facile pour être moderne et européenne, tout en gardant ses intérêts nationaux: un gigantesque trompe-l'oeil qui l'encourageait et la laissait tout à fait tranquille dans ses commerces, dans ses industries, - en un mot, dans ce compromis de classe avec les pouvoirs réactionnaires que vous avez si bien analysé.

%%%

Veillez bien agréer, cher Lukacs, les sentiments de mon amitié.

Je viendrai vous déranger après le 15 février.

Pour le moment, je vous souhaite, à vous et à votre femme, bon travail.

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Welsso Mucci